



# Pourquoi le pragmatisme implique le réalisme

**Claudine Tiercelin**

DANS **CAHIERS PHILOSOPHIQUES** 2017/3 N° 150 , PAGES 11 À 34  
ÉDITIONS **VRIN**

ISSN 0241-2799

ISBN 9782711660018

DOI 10.3917/caph1.150.0011

Date de mise en ligne : 22/12/2017

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-cahiers-philosophiques-2017-3-page-11?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Vrin.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

## POURQUOI LE PRAGMATISME IMPLIQUE LE RÉALISME

Claudine Tiercelin

Le pragmatisme est souvent associé au nominalisme. Pourtant, dans l'esprit de son fondateur, C. S. Peirce, le pragmatisme va de pair avec le réalisme. Après avoir examiné les ressorts de ce paradoxe et noté plusieurs points communs aux divers pragmatistes, on présente les grands traits de ce que pourrait être un réalisme pragmatiste bien compris. On suggère qu'un tel réalisme dispositionnel, qui s'inscrit dans une démarche métaphysique et éthique résolue, constitue une voie prometteuse pour qui veut pouvoir donner sens au projet d'une « connaissance » métaphysique et apporter de possibles réponses au cynisme relativiste ambiant.

### Introduction : pragmatisme\*, métaphysique scientifique et réalisme, une alliance paradoxale

Lorsque l'on pose les termes du débat entre réalisme et anti-réalisme en philosophie des sciences, il est courant d'associer des pragmatistes de tous bords avec telle ou telle forme d'opérationnalisme, de vérificationnisme\*, d'instrumentalisme, de conventionalisme ou de nominalisme\*, relativement à leurs conceptions de la vérité, de la signification, de l'expérience ou de l'enquête\* <sup>1</sup> : « Le pragmatisme, écrit William James, s'accorde avec le nominalisme en faisant constamment appel à des particuliers <sup>2</sup>. » Quant à John Dewey, il est généralement associé à l'instrumentalisme. L'alliance entre le pragmatisme et le réalisme a donc de

■ \* Les termes suivis d'un astérisque sont définis dans le glossaire, p. 161.

■ 1. Après tout, comme le rappelle la maxime pragmatiste\* « Considérer quels sont les effets pratiques que nous pensons pouvoir être produits par l'objet de notre conception. La conception de tous ces effets est la conception complète de l'objet ». Et donc, si l'on fait dépendre le sens d'un concept de l'ensemble de ses effets pratiques, une ontologie nominaliste paraît naturelle. (OP 1, p. 248 = W3, 266, 1878)

■ 2. Cité par S. Haack, "Pragmatism and Ontology : Peirce and James", *Revue Internationale de Philosophie*, 1977, p. 378.

quoi surprendre, et encore plus si l'on soutient qu'un tel réalisme pragmatiste implique un fort engagement métaphysique.

Pourtant, il est au moins une exception à l'image plus volontiers nominaliste que l'on se fait du pragmatisme : celle de son fondateur lui-même, le logicien et métaphysicien de Milford. Bien que parfois « un peu aveuglé par des préjugés nominalistes » (W8, 136, 1892), Peirce avoue n'avoir « jamais été capable de penser différemment sur cette question du nominalisme et du réalisme » (CP 1.20, 1898), allant même jusqu'à se qualifier de « réaliste scolastique d'une mouture particulièrement extrême » (CP 5.470, c. 1907), un réaliste qui se contenterait d'adapter les vertus de la théorie scotiste aux exigences de la science moderne. Pour Peirce, donc, à tout le moins, il y aurait à l'évidence une « affinité logique » (CP 2.58, 1902) entre le pragmatisme et le réalisme, et, allons même plus loin, entre le pragmatisme, le réalisme et une métaphysique scientifique réaliste. Pour lui en effet, le pragmatisme est d'abord, non une fin, mais le moyen, une fois la philosophie « purifiée » (OP 2, p. 35 = CP 5.423, 1905), et « tout le fatras déblayé », d'ériger une métaphysique scientifique *réaliste*<sup>3</sup>. Tout en admettant « qu'aucun réaliste, n'est assez stupide pour soutenir qu'aucun universel n'est une fiction » (NEM IV, p. 343), Peirce juge même irrésistibles les raisons d'être réaliste (CP 6.605, 1893), précisant que « tout le monde devrait commencer par être nominaliste » (position plus simple et conforme à ce que prescrit de suivre l'économie de la recherche), « et poursuivre dans cette opinion jusqu'à ce qu'il soit forcé d'y renoncer par la force majeure de faits irréconciliables » (CP 4.5, 1898). Et d'ajouter que « jamais le pragmatisme n'aurait pu entrer dans la tête de quelqu'un qui n'aurait pas été déjà convaincu de l'existence d'universaux réels » (OP 2, p. 109 = CP 5.503, 1902). Ce n'est donc pas en toute rigueur le pragmatisme qui est premier, c'est le réalisme et le projet métaphysique tout entier. Comment s'étonner dès lors qu'un tel projet porte en germe, cette méthode – le pragmatisme – dont le but sera de « clarifier et dans certains cas d'éliminer comme dépourvues de sens des questions métaphysiques traditionnelles<sup>4</sup> » ? En retour, ce n'est sans doute pas un hasard si Peirce devait choisir, avec James et quelques autres, d'intituler, « moitié par ironie, moitié par défi », « Club Métaphysique », ce qui allait devenir le lieu de naissance du pragmatisme.

■ 3. L'attitude de Peirce à l'égard de la métaphysique est, comme on le sait, double. D'un côté, il dénonce l'état « déplorable » et « immature » de la métaphysique (CP 6.2, 1898), dont le pragmatisme est censé nous désencombrer des problèmes. En ce sens, le pragmatisme n'a rien d'une doctrine, d'une *Weltanschauung*, d'une quelconque tentative pour déterminer la vérité des choses (OP 1, p. 374 = CP 5.131, 1903), bref, d'un « principe sublime de philosophie spéculative » (OP 1, p. 265 = CP 5.18, 1903). Ce n'est qu'une « méthode pour établir la signification des mots difficiles et des concepts abstraits » (OP 2, p. 17 = CP 5.6, 1906; OP 2, p. 69 = CP 5.464, c. 1907), pour « rendre nos idées claires » et « fixer nos croyances », en évitant de prendre de simples distinctions grammaticales ou conceptuelles pour des distinctions réelles (OP 1, p. 246 = W3, 264-5, 1878). Le pragmatisme ne résout donc aucun problème réel : il montre seulement que des pseudo-problèmes ne sont pas des problèmes réels (OP 2, p. 212 = CP 8.259, 1904). Mais d'un autre côté, Peirce a toujours considéré qu'une telle attitude n'avait rien d'une hostilité définitive à l'égard de la métaphysique. Si « les démonstrations métaphysiques ne sont toutes que poudre aux yeux » (CP 1.7) et pour la plupart « du baratin dénué de sens » (OP 2, p. 35 = CP 5.423, 1905), ce n'est pas dire qu'on ne puisse extraire de la métaphysique une « précieuse essence », qui est bien de « donner vie et lumière à la cosmologie et à la physique ». L'objectif est donc bien d'embler d'ériger une métaphysique qui sera et scientifique et réaliste.

■ 4. W. B. Gallie, *Peirce and Pragmatism*, New York, Dover, 1966, p. 11.

Il est évidemment tentant de lever le paradoxe en disant, comme on le fait souvent, non seulement qu'il y a un pragmatisme *et* un réalisme, mais aussi que, s'agissant de Peirce, sa seule vertu, pour reprendre le terme de Rorty, serait au fond d'avoir donné son *nom* au mouvement. Après tout, n'avait-il pas lui-même décidé de se dissocier de la lecture, jugée par lui trop « philistine, humaniste et nominaliste » du pragmatisme, proposée en particulier par Schiller, de « dire adieu à son enfant » et de forger un nouveau terme, le « *pragmaticisme\** », « suffisamment laid pour échapper aux kidnappeurs » ? Malheureusement, il n'est sans doute pas aussi facile de régler ainsi le problème, car même si certains fossés entre les pragmatistes existent, comme c'est notamment le cas, entre Peirce et Rorty, dont Susan Haack <sup>5</sup> a brillamment montré qu'ils sont en parfaite opposition sur presque tous les sujets, et sans sous-estimer les différences, il y a plus de points communs <sup>6</sup> qu'on ne le dit souvent, entre les pragmatistes classiques (Peirce, James, et Dewey) à tout le moins, mais aussi, comme je l'ai maintes fois souligné, entre les trois auteurs souvent enrôlés sous la bannière pragmatiste, en particulier sur la question du réalisme et de l'antiréalisme, que sont en particulier Ramsey, Wittgenstein ou Putnam.

Ce n'est pas dire, toutefois, qu'il n'y ait pas de réelles différences entre ces auteurs, au premier rang desquelles, précisément, la position adoptée moins *pour* ou *contre* le réalisme que sur le *type* de réalisme revendiqué. Ainsi, après avoir indiqué pourquoi, et sous quelle forme, dans la version de son fondateur, le pragmatisme implique le réalisme, je m'efforcerai de voir dans quelle mesure une telle alliance est moins paradoxale qu'il n'y paraît, avant de proposer les grandes lignes de ce que pourrait être, à mon sens, un réalisme pragmatiste bien compris. Je voudrais notamment suggérer que la défense par Peirce d'une forme de réalisme dispositionnel\*, non seulement constitue, comme telle, une attitude pragmatiste pertinente, dont on peut même estimer qu'elle est impliquée par le pragmatisme, mais plus encore, qu'un réalisme de cette nature, qui s'inscrit dans une démarche métaphysique et éthique résolue, constitue une voie prometteuse pour ceux qui, parmi les pragmatistes contemporains, continuent à penser, comme, je crois, ils le doivent, qu'il reste encore beaucoup à faire si l'on veut pouvoir donner sens à quelque chose comme une connaissance métaphysique, mais également trouver, sur le plan éthique, des réponses possibles au cynisme relativiste ambiant.

## Pragmatisme et Réalisme ? Rappel de quelques points communs

Il est évidemment tentant et assez fréquent de dire qu'il y a autant de pragmatismes que de pragmatistes, voire de franches oppositions entre eux. Mais est-ce aussi sûr ? Si on se limite aux pragmatistes classiques, en tout cas, les points d'accord ne manquent pas.

- 5. S. Haack, "We, pragmatists... Peirce and Rorty in conversation", *The Partisan Review*, vol. LXIV, n° 1, 1997, p. 91-107.
- 6. Peut-être pour la raison simple et difficile à nier, relevée par Sami Pihlström, que « l'œuvre de Peirce a finalement eu une influence sur la communauté philosophique sans laquelle il n'y aurait rien de tel que le pragmatisme tel que nous le connaissons ». S. Pihlström, "Peirce's Place in the Pragmatist Tradition", in C. Misak (dir.), *The Cambridge Companion to Peirce*, Cambridge, Cambridge UP, 2004, p. 28.

En ce qui concerne Peirce et James, par exemple, les affinités sont légion : tous deux attachent de l'importance aux abstractions<sup>7</sup>, à la vérité (y compris « absolue »). Bien qu'adoptant le concept d'assertabilité garantie\*, Dewey n'en considère pas moins que la définition peircienne du vrai comme « ce à quoi l'opinion finale de la communauté parviendrait » est « la meilleure qu'on puisse donner ». Tous trois sont proches aussi dans leurs analyses du sentiment, de la rationalité, de l'expérience, de l'opposition factice entre fait et valeur, ou de la priorité à donner à l'éthique. Même l'opposition standard entre le pragmatisme « nominaliste » de James et le pragmatiste réaliste de Peirce est problématique<sup>8</sup>, la différence entre eux étant moins l'admission par Peirce et le rejet par James de la réalité des universaux, que le refus par Peirce de la possible réduction d'universaux réels à des particuliers. Comme l'a noté Perry<sup>9</sup>, James, reconnaissant l'importance des idées générales, « ne fut jamais un nominaliste accompli » et a même approché le réalisme, notamment dans *A Pluralistic Universe*, où il s'efforce de « proposer des universaux et des concepts »<sup>10</sup>. De même, comme l'a noté Seigfried<sup>11</sup>, James n'a jamais exclu « la modalité de la possibilité », insistant sur le besoin de « règles générales », même s'il « mettait l'accent sur les conséquences particulières dont on pouvait faire l'expérience dans le futur »<sup>12</sup>. En vérité, considère Rosenthal<sup>13</sup>, Peirce s'opposait surtout au pluralisme nominaliste des unités discrètes, le pluralisme jamesien étant plus proche de la doctrine de la continuité<sup>14</sup> et donc du synéchisme\* prôné par Peirce lui-même.

Il est aussi courant d'opposer le logicien et anti-psychologue Peirce au psychologue et « mathématiquement imbécile » James. Mais là encore, un examen des textes montre, s'agissant en tout cas de la psychologie, que Peirce est moins opposé à celle-ci (il fut l'un des premiers à introduire Wundt et Fechner aux États-Unis) qu'il ne rechigne à la *Schwärmerei* et aux méfaits de la *Gefühlpsychologie* en logique, dans les sciences, et en métaphysique, car cela incite à penser que les idées générales, la vérité ou les classifications de la réalité sont de purs produits de nos créations, de nos pratiques, et dépendent ou émergent de la seule action humaine, et non de la réalité elle-même. Mais même sur ce plan, comme l'a souligné Putnam<sup>15</sup>, James insiste, tout autant que Peirce, sur le fait que nos croyances vraies doivent sinon correspondre, à tout le moins, être en accord avec la réalité. Et cet élément réaliste, chez l'un comme chez l'autre, est constant : tous deux ont une conception très riche de l'expérience, en vertu de laquelle nous expérimentons bel et bien

■ 7. W. James, *The Works of William James*, F. H. Burkhardt, F. Bowers, F. Bowers et I. K. Skrupskelis (éd.), Cambridge, Harvard UP (17 vols.), 1907/1975, 1975-1988 : *Pragmatism* (1907 ; vol. 1 : 1975), p. 40.

■ 8. S. Haack, "Pragmatism and Ontology", art. cit., p. 392-393.

■ 9. R. B. Perry, *The Thought and Character of William James*, vol. 1, London, Humphrey Milford and Oxford UP, 1935/1936, p. 547.

■ 10. *Ibid.*, vol. 2, p. 407.

■ 11. C. H. Seigfried, *William James's Radical Reconstruction of Philosophy*, Albany, SUNY Press, 1990, p. 267.

■ 12. *Ibid.*, p. 399, n. 5.

■ 13. S. Rosenthal, "William James on the One and the Many", in K. Oehler (dir.), *William James, Pragmatismus*, Berlin, Akademie Verlag, 2000, p. 94.

■ 14. W. James, *The Works of William James*, op. cit. vol. 1, p. 40.

■ 15. H. Putnam, "William James's Theory of Truth", in R. A. Putnam (dir.), *The Cambridge Companion to W. James*, Cambridge, Cambridge UP, 2004, p. 166-185.

les choses « comme extérieures », avons avec elles des interactions, sentons leurs impacts sensoriels sur nous, au gré de « transitions médiatisées » et continues entre elles et nous<sup>16</sup>. Bien qu'ils soient tous deux empiristes, et martèlent que la connaissance doit s'appuyer sur l'expérience, ils rejettent la conception atomiste, passive de l'expérience qui se ramènerait à des sensations individuelles éparées, telle que la postule pour une bonne part la tradition empiriste. Aussi réelles soient-elles, les différences entre Peirce et James ne sauraient donc être surestimées<sup>17</sup>. Ce n'est pas dire qu'elles n'existent pas.

Elles concernent d'abord la psychologisation et l'individualisme forcené ainsi induit du pragmatisme, plus coupable au demeurant, pour Peirce, dans le cas de Schiller que de James. Mais ce n'est pas un point mineur, Peirce rejoignant cette fois davantage Dewey, dans son insistance sur le principe *éthique* (voir l'altruisme défendu dans *The Doctrine of Chances*<sup>18</sup>) et *social* de la logique, et sur l'idée d'une communauté, d'une nature collective de la science, qu'il faut très largement entendre comme le lieu de l'enquête plus que du système : le pragmatisme n'est pas une « doctrine », un « système de philosophie », c'est seulement « une méthode de penser » (OP 2, p. 192 = CP 8.206, c. 1905), un lieu de coopération et d'interaction<sup>19</sup> dans lequel on teste des expériences en se sentant prêt à tout rejeter par-dessus bord dès que le choc de la réalité, créateur de vrais doutes et non de doutes de papier<sup>20</sup> contraint chacun à réviser ses croyances et permet seul de les « fixer ». Car c'est l'expérience qui nous a appris, note Peirce, que les méthodes d'autorité, de ténacité, de ce qui est agréable à la raison, ne fonctionnent pas. Dans une veine semblable, Dewey qui, dans sa *Logique*, présente la théorie de l'enquête comme un produit de l'épistémologie comme hypothèse, nous apprend « quelque chose sur la manière de conduire l'enquête en général, et que ce qui s'applique à l'enquête intelligemment menée s'applique à l'enquête éthique en particulier<sup>21</sup>. »

Dans tous les cas, les pragmatistes insistent sur la priorité du pratique et sur le fait que le but de la pensée est l'action ; même si, chez Peirce, cela s'entend non pas comme le fait que « tout doive être testé par des résultats pratiques » (ce qui est une manière de surévaluer la « Secondéité\* ») (CP 8.272, 1902) ou que « l'action (au sens du simple exercice de la force) doive être le but principal de la vie », tant il est vrai que « la fin de l'action n'est action que dans la mesure où elle est une autre pensée ». Tous sont guidés par l'idée d'une rationalité qui ne se réduit pas à une raison instrumentale, mais qui se

■ 16. C. Hookway, *Truth, Rationality and Pragmatism : Themes from Peirce*, Oxford, Clarendon Press, 2000, p. 292.

■ 17. S. Pihlström, "Peirce's Place in the Pragmatist Tradition", art. cit., p. 34-36.

■ 18. W3, 276-289, 1878, loué par Hilary Putnam, *The Many Faces of Realism*, La Salle, Ill., Open Court, 1987, p. 80 sq. et *Words and Life*, J. Conant (ed.), Cambridge, Mass., Harvard UP, 1994, p. 160-9. Voir C. Tiercelin, *Le Doute en question. Parades pragmatistes au défi sceptique*, Paris-Tel Aviv, L'Éclat, 2005, p. 146 sq. et 173 sq. Voir aussi dans ce numéro l'article de Benoît Gaultier p. 67-90.

■ 19. « Pour Peirce ou pour Dewey, l'enquête est une interaction humaine coopérative avec un environnement, et ces deux aspects, intervention active, manipulation active de l'environnement, et coopération avec d'autres êtres humains sont vitaux... Les idées doivent être mises à l'épreuve, si elles veulent démontrer ce qu'elles valent. Dewey et James ont suivi Peirce sur ce point » (H. Putnam, *Pragmatism, an Open Question*, Oxford, Blackwell, 1995, p. 70-71).

■ 20. Sur ce point et les éléments communs à Peirce et à Wittgenstein, voir C. Tiercelin, *Le Doute en question*, op. cit., chap. 3.

■ 21. H. Putnam, *Philosophy*, Cambridge, Mass., Harvard UP, 1992, p. 186.

développe comme une rationalité à la fois sentimentale et normative. On sait l'importance, pour Peirce, de développer de véritables « sciences normatives\* » et, chez lui comme chez James, du « sentiment de rationalité ». Ainsi que le note Putnam, de même que « Peirce était convaincu que la science continuerait à progresser pourvu que nous restions fidèles à l'esprit du faillibilisme\* et continuions à nous livrer à l'abduction\* et à l'éthique », de même, « James n'est pas moins convaincu que le progrès social résultera de ce même esprit de faillibilisme et des efforts constants que nous consacrerons à l'élaboration et à la défense passionnée d'«idéaux»<sup>22</sup> ».

Si l'individualisme psychologisant est problématique, aux yeux de Peirce notamment, c'est principalement parce qu'il nous expose à l'arbitraire et aux fantaisies des *littérateurs* et au raisonnement de pacotille (*sham reasoning*). Les différences réelles entre les pragmatistes résident donc plutôt dans des différences d'appréciation, toujours vives chez les philosophes et les scientifiques, sur des questions aussi importantes que : faut-il orienter davantage la philosophie vers la littérature ou vers les sciences ? Faut-il sur cette question du réalisme, l'aborder de façon unitaire ou ciblée ? Comment, si l'on admet une forme de réalisme scientifique\*, définir celui-ci : comme un réalisme portant sur les entités, sur les théories ? Doit-on considérer que le réalisme scientifique est d'entrée de jeu un engagement métaphysique ? Si oui, quel type de réalisme ontologique doit-on défendre ?

Or c'est précisément sur tous ces points que, dans l'esprit de son fondateur, le pragmatisme est censé « impliquer » le réalisme. Voyons plus précisément pourquoi et quelle forme particulièrement originale et sophistiquée cela prend.

## Pourquoi le pragmatisme implique le réalisme

Pour aller vite, on dira que cinq traits majeurs caractérisent la position de Peirce.

1) Son pragmatisme se présente d'abord comme un instrument thérapeutique lancé à l'assaut du faux réalisme. Avant d'être une doctrine, le pragmatisme, tel que Peirce le conçoit, est introduit en philosophie comme un principe de logique (OP 2, p. 70 = CP 5.465, c. 1907), dont la visée thérapeutique est d'élucider et/ou d'éliminer les pseudo-problèmes dont la métaphysique est encombrée (OP 2, p. 13 = CP 5.2, 1900). Or l'importance, décisive, aussi bien pour la logique que pour la métaphysique et la morale, du problème des universaux n'a d'égale que l'obscurité et l'inintelligibilité des exposés qui lui sont consacrés – notamment en raison des ambiguïtés du langage ordinaire (CP 8.12), l'un des malentendus les plus coriaces étant de croire que la querelle a quelque chose à voir avec des « idées platoniciennes » (CP 8.17) :

**Cinq traits  
majeurs  
de la  
position  
de Peirce**

■ 22. H. Putnam, *Realism with a Human Face*, Cambridge, Mass., Harvard UP, 1990, p. 411 [trad. fr. *Le Réalisme à visage humain*, Paris, Seuil, 1994, réédition Gallimard, 2011].

On ne doit pas s'imaginer qu'aucun éminent réaliste du treizième ou du quatorzième siècle soutenait qu'un "universel" est ce qu'en français on appellerait une "chose", comme l'avaient fait, semble-t-il, à une époque antérieure, certains réalistes et certains nominalistes aussi; même si ce n'est pas tout à fait sûr, puisqu'on a perdu leurs écrits. Leur définition même d'"universel" admet qu'il soit de la même nature générique qu'un mot, à savoir ceci : "*quod natum aptum est praedicari de pluribus*". Leur doctrine ne disait pas non plus qu'un "universel" lui-même est réel. Peut-être certains, c'est vrai, le pensaient-ils, mais leur réalisme ne tenait pas dans *cette* opinion; il tenait en ce que, pour eux, ce que le mot *signifie*, par opposition à ce qu'on peut en dire vraiment, est réel. (CP 1.27n1, 1909)

Il ne s'agit donc pas de déterminer s'il existe des universaux en dehors de nos idées ou de nos mots : l'alternative *esse in anima* ou *esse extra animam* est fausse. Les universaux sont bien des mots ou des concepts : mais ne sont-ils que cela ? (CP 3.460, 1897) Ce qui oppose vraiment les réalistes et les nominalistes, c'est la question du *fundamentum universalitatis* (CP 6.377, 1900; CP 6.361, 1900) et le problème correctement posé devient alors : « Le réel, c'est non pas ce qu'il nous arrive d'en penser, mais ce qui reste inchangé par ce que nous pouvons en penser. » (CP 8.12) Ainsi, à la racine de la position métaphysique peircienne, et de l'engagement en faveur d'un certain type de réalisme, se trouve d'abord la conviction d'une fausse opposition entre le réalisme métaphysique\* (ou platonisme) et le nominalisme. La plupart des nominalistes sont en fait des « platonistes » déguisés qui s'imaginent que les choses existent « indépendamment de toute relation à la conception qu'en a l'esprit ». (CP 8.13) À l'opposé, pour le réalisme scolastique qui est la position réaliste correcte, il n'est pas d'entités universelles ou singulières totalement indépendantes du langage et de la représentation. On ne doit pas s'imaginer pouvoir parvenir à des premiers simples, ultimes, inanalysables. Dès 1868, Peirce dénonce violemment cette illusion dans sa critique de toutes les formes possibles de fondationnalisme\*<sup>23</sup>.

2) Une conséquence décisive de cette position, directement issue, notons-le bien, du pragmatisme, est que tout réalisme authentique se présente avant tout comme un réalisme *sémantique*<sup>24</sup>. L'éloge que fait Peirce des médiévaux, réalistes et nominalistes confondus, est éloquent : tous ont mis l'accent sur l'impossible relation de correspondance entre les mots et les choses<sup>25</sup>. En

■ 23. C. Tiercelin, « Le vague est-il réel : sur le réalisme de C. S. Peirce », *Philosophie*, 1986, p. 69-96; pour la version anglaise, "Vagueness and the unity of Peirce's realism", *Transactions of the C. S. Peirce Society*, vol. 28, n° 1, 1992, p. 51-82; et dans le même volume, S. Haack, "Extreme Scholastic Realism : Its relevance to philosophy of science today", *Transactions of the C. S. Peirce Society*, vol. 18, n° 1, 1992, p. 22-23.

■ 24. À cet égard, il est un peu amusant d'entendre certains jeunes néo-pragmatistes (qui appellent à un nouveau tournant « expérientialiste ») se plaindre d'un supposé tournant linguistique « récent » qu'auraient orchestré certains philosophes pragmatistes (dans le sillage principalement de R. Rorty, puis de R. Brandom et de H. Price). Même s'il existe bien sûr d'importantes différences entre ces derniers (et entre leurs positions respectives sur la question), et le tournant linguistique déjà opéré par C. S. Peirce (suivi en cela par Ramsey ou par Wittgenstein), il semble bien que ce soit là dans l'esprit de tous, un point de départ incontournable.

■ 25. Voir C. Tiercelin, *La pensée-signe : études sur Peirce*, Nîmes, éditions J. Chambon, 1993 [épuisé], version en ligne : <http://books.openedition.org/cdf/2209>; « L'influence scotiste dans le projet peircien d'une métaphysique comme science », numéro spécial consacré à Jean Duns Scot et la métaphysique classique, *Revue des Sciences Philosophiques et Théologiques*, t. 83, n° 1, 1999, p. 117-134; C. Tiercelin, "The importance of the medievals in the constitution of Peirce's semeiotic and thought-sign theory", *Semiotics and Philosophy in Charles Sanders Peirce*, R. Fabbri et S. Marietti (ed.), Cambridge, Cambridge Scholars Press (UK), 2006, p. 158-183 en particulier.

identifiant l'être à l'intelligibilité et à la prédicabilité, le réalisme naïf qui présente la réalité comme radicalement indépendante de l'esprit est absurde. « Le réel est ce qui *signifie* quelque chose de réel » (OP 1, p. 75 = CP 5.320, 1868). Tout réalisme métaphysique (ou « platoniste ») est d'emblée ridiculisé. On retrouvera des arguments voisins dans le rejet par Putnam du réalisme métaphysique (ou externalisme) assorti de sa première défense, en 1981<sup>26</sup>, du réalisme interne\* et de la relativité conceptuelle<sup>27</sup>. Incidemment, telle est aussi l'une des raisons pour lesquelles Peirce ne trouve rien à objecter à la position « idéaliste » de Berkeley, considérant même que le pragmatisme doit aller dans le sens d'une forme ou une autre d'idéalisme « objectif »<sup>28</sup>.

Notons au passage la magistrale leçon donnée, ici encore, en matière de méthode métaphysique : comme le soulignent maints métaphysiciens aujourd'hui, il faut toujours commencer par sécuriser le niveau sémantique et la signification des énoncés par lesquels nous attribuons des propriétés aux choses. Ceux qui, notamment, veulent soutenir (à bon droit, me semble-t-il, comme le pensait aussi Peirce) que les dispositions\* sont des propriétés *réelles*, doivent être très clairs sur le sens qu'ils donnent à une telle assertion. De fait, toute analyse sérieuse du rôle et de la nature des dispositions doit commencer par une analyse sémantique des *prédicats* dispositionnels, ainsi que le rappelle cet ardent défenseur des dispositions qu'est Hugh Mellor<sup>29</sup>, et, en particulier, se doit d'élucider les raisons pour lesquelles la réduction des attributions dispositionnelles à des conditionnels ne semble pas fonctionner (du fait, par exemple, de cas tels que les leurres ou les antidotes), ou pour lesquelles encore les énoncés de réduction ne peuvent « tout » nous dire sur ce que signifient les prédicats dispositionnels. Car il est douteux que nous comprenions ce que veut dire « courageux », au seul motif que nous connaîtrions toutes les manifestations du courage et serions capables d'en résumer tous les énoncés de réduction : comme le martèle Peirce, une disposition est, par essence, irréductiblement générale et indéterminée, et ne peut se réduire à la simple conjonction de ses occurrences.

**Une disposition  
est, par essence,  
irréductiblement  
générale et  
indéterminée**

3) Le troisième trait du pragmatisme réaliste est de se présenter comme un réalisme *scientifique*. Pourquoi une analyse logique et sémantique préalable s'impose-t-elle en effet ? Pour une raison parfaitement identifiée par Peirce, celle-là même qui le conduit à la formulation de la maxime pragmatiste\*. Nous sommes trop prompts à prendre des distinctions formelles pour des distinctions réelles : or ce que nous recherchons, ce sont des *propriétés* réelles, et non de simples *prédicats*, et les propriétés ne sont pas simplement données par la *signification* de nos prédicats :

■ 26. H. Putnam, *Reason, Truth and History*, Cambridge/New York, Cambridge UP, 1981.

■ 27. Pour l'analyse détaillée des versions respectives de Peirce et de Putnam, voir C. Tiercelin, *Hilary Putnam, l'héritage pragmatiste*, Paris, P.U.F., 2002, chap. 1 et 2.

■ 28. Sur Berkeley, voir C. Tiercelin, « Peirce et Berkeley : l'esprit et les signes », *Cahiers du groupe de recherches sur la philosophie et le langage*, n° 8, 1987, p. 23-48; et sur l'idéalisme « objectif », C. Tiercelin, "Peirce's objective idealism : a defence", *Transactions of the C. S. Peirce Society*, n° 1, 1998, p. 1-28.

■ 29. D. H. Mellor, "In defense of dispositions", *Philosophical Review*, 83, 1974, p. 157-181.

N'importe qui peut penser que "le" est un mot français ; ce n'est pas cela qui fera de lui un réaliste. Mais s'il pense, que le mot "dur" soit lui-même réel ou pas, que la propriété, le caractère, le prédicat *dureté* n'est pas une invention des hommes, comme l'est le mot, mais se trouve réellement et vraiment dans les choses dures, et unique en elles toutes, sous la description d'une habitude, d'une disposition, ou d'un comportement, *alors*, oui, il *est* réaliste (CP 1.27n1, 1909).

En d'autres termes (pragmatistes), ce que nous voulons, c'est qu'un énoncé conditionnel et non vérifonctionnel tel que « si *x* tombait, il se briserait » comporte un vérifacteur (*truthmaker*). Comme l'a souligné Susan Haack<sup>30</sup>, le réalisme scolastique relève bien pour Peirce, d'une métaphysique *scientifique* ; il s'agit d'une hypothèse abductive supérieure, qui n'a rien d'un pur choix a priori ou d'une affaire de goût, mais qui est absolument nécessaire si l'on veut « expliquer comment la science est possible » (CP 1.20, 1903 ; OP 2, p. 35 = CP 5.423, 1905) : ce que cherche la science ce n'est pas seulement à décrire, c'est à expliquer les phénomènes naturels : entreprise qui serait vouée à l'échec s'il n'y avait pas de lois réelles à découvrir, ce qui de nouveau présuppose l'existence d'espèces réelles de choses dans le monde. Il ne s'agit pas seulement d'énoncés vrais de régularité, mais de lois authentiques, de généralisations vraies pour toutes les instances non seulement actuelles mais possibles, de nature donc à nous dire *ce qui arriverait si...* et pas seulement *ce qui arrive lorsque...* ; sans quoi la *prédiction* serait impossible, et l'induction sans fondement. Certes, le tableau nominaliste est plus simple, mais « il ne peut expliquer comment l'enquête scientifique est possible<sup>31</sup> ». Et c'est pourquoi, contrairement par exemple à la thèse ryléenne et contre-intuitive selon laquelle tant qu'une chose fragile *a* et une chose non fragile *b* ne tombent pas, il n'y a aucune différence factuelle entre elles, il faut dire que si *a* est fragile et que *b* ne l'est pas, alors, qu'elles tombent ou non, elles doivent bien différer en quelque façon, la différence la plus évidente consistant dans le fait que *a* a la propriété d'être fragile, ce que n'a pas *b*.

Or dès 1878, Peirce a jeté les bases de la méthode à suivre dans les sciences pour déterminer la vérité d'une proposition donnée : le sens de celle-ci est lui-même donné dans une autre proposition, laquelle n'est qu'une description générale de tous les phénomènes expérimentaux virtuellement prédits par la proposition initiale (OP 2, p. 37-38 = CP 5.427, 1905 ; OP 2, p. 26 = CP 5.412, 1905). Ainsi, le sens du terme « dur » ou de la proposition « ceci est dur » se traduira par « non rayable par d'autres substances », ou comme « ceci ne sera pas rayé par maintes autres substances ». En outre, comme l'autorise l'identification de toute proposition catégorique à une hypothétique ou conséquence, la proposition peut se traduire par un ensemble de conditionnels dont l'antécédent prescrit les opérations à effectuer et le conséquent, les résultats observables qui s'ensuivront si ces opérations sont effectuées et si la proposition est vraie. Mais, et c'est crucial pour comprendre la nature de son *réalisme dispositionnel*, Peirce renonce vite à la lecture indicative (ou à l'interprétation matérielle ou philonienne\*) du conditionnel (aux accents opérationnalistes et vérificationnistes) pour une lecture subjonctive du conditionnel :

■ 30. S. Haack, "Extreme Scholastic Realism", art. cit., p. 24.

■ 31. *Ibid.*, p. 25.

Je suis moi-même allé trop loin en direction du nominalisme quand j'ai dit que c'était purement et simplement une question de commodité de langage qui nous faisait dire qu'un diamant est dur quand on n'appuie pas dessus, ou qu'il est mou jusqu'à ce qu'on ait appuyé dessus. Je dis *maintenant* que l'expérimentation prouvera que le diamant est dur, comme un fait positif. C'est-à-dire que c'est un fait réel qu'il résisterait (*would resist*) à la pression, ce qui revient à un réalisme scolastique extrême (OP 2, p. 191-206 = CP 8.208, c. 1905).

L'énoncé des conditionnels devient dès lors synonyme de l'expression d'une *loi* (ou habitude) qui gouverne l'expérience et qui constitue le sens ultime de la proposition (OP 2, p. 95 = CP 5.491, c. 1907) :

Dire qu'un corps est dur ou rouge, ou lourd, ou d'un poids donné, ou qu'il a toute autre propriété, c'est dire qu'il est soumis à la *loi* et qu'il est donc un énoncé se rapportant au futur (OP 2, p. 145 = CP 5.545, 1902).

Aussi le réaliste scolastique considérera-t-il « une loi de la nature comme réelle et comme ayant une sorte de *esse in futuro* » (OP 1, p. 294 = CP 5.48, 1903), mettant ainsi « en avant l'espèce d'universaux auxquels la science moderne accorde le plus d'attention » (CP 4.1, 1898). Cet universel, Peirce l'appelle aussi la troisième catégorie, ou Tiercéité\* (*Thirdness*). Il implique notamment qu'il est impossible de réduire tout énoncé de la maxime pragmatiste à une somme finie d'expériences singulières – on ne parle que d'*espèces générales* de phénomènes expérimentaux (OP 2, p. 37 = CP 5.425, 1905; CP 6.327, 1907; CP 8.216-17, c. 1910); mais aussi que les universaux ne sont pas de simples créations mentales : ce sont *des principes actifs dans la nature*. Peirce insiste sur le caractère nomologique de la régularité, de cette « tendance » ou « disposition à agir », « habitude » ou encore « *would-be\** », qu'il est possible de décrire en termes généraux (OP 2, p. 135-136 = CP 5.538, 1902; CP 2.664, 1910)<sup>32</sup>. À l'évidence, le réalisme *scientifique* est assumé par le réalisme *dispositionnel*.

4) Mais Peirce estime qu'un pas supplémentaire est encore nécessaire en direction de l'intelligibilité; ce pourquoi le réalisme *scientifique* doit prendre un tournant *métaphysique*, et s'engager en faveur de *possibilia métaphysiques réels*. Car si la signification d'une proposition ne peut se réduire à des événements *individuels actuels*, mais implique des *relations* entre des événements, alors il faut admettre que le *possible* est réel. Comme je l'ai souligné il y a un certain temps déjà, l'originalité du réalisme scolastique peircien réside dans cet accent qui est mis sur une indétermination irréductible aux deux extrêmes, si l'on peut dire, du processus de connaissance comme enquête : l'irréductibilité et la réalité de la Tiercéité (*Thirdness* ou généralité), d'une part, celles de la Priméité (*Firstness*, vague ou spontanéité), d'autre part. Cette indétermination irréductible, sous les deux formes que sont ainsi la généralité et le vague ne signifie pas seulement que notre tendance à généraliser, à prendre des habitudes est réelle et *continue*, elle veut aussi dire que le vague, lui-même, est réel, en d'autres termes, cet élément de possibilité, de spontanéité ou d'aléatoire inscrit au cœur même de l'habitude et qui ne saurait être réifié. Par cette thèse, qui prend le nom de *tychisme\**,

■ 32. C. Tiercelin, « Le vague est-il réel », art. cit. et « Vagueness and the unity of Peirce's realism », art. cit.

Peirce soutient donc aussi que « le hasard absolu est un facteur de l'univers » (CP 6.201, 1897), le troisième élément de sa cosmologie synéchiste\* et tychiste étant l'*agapisme*\*, l'évolution sans laquelle on ne pourrait donner de sens au passage du vague au défini (CP 6.191, 1897)<sup>33</sup>.

5) Sans doute tenons-nous là les raisons pour lesquelles Peirce a pu se sentir proche, d'emblée, tout en s'en séparant, de Duns Scot<sup>34</sup>. Plusieurs aspects du réalisme scotiste sont en effet de nature à retenir son attention.

D'abord, l'insistance, maintes fois réitérée par le Docteur Subtil, sur la nécessité de ne pas confondre le réalisme avec une forme ou une autre de *réisme*\*. On l'a souvent noté : il n'y a pas chez lui de réisme de l'universel ou de la Nature Commune ; l'universel n'est pas dans les choses, c'est seulement

### L'universel métaphysique est la Nature Commune ou Essence

un universel de la communauté, que l'on peut dégager à titre de condition de possibilité du réel. Peirce reprend la tripartition, elle-même fortement inspirée – bien que modifiée – d'Avicenne, que Duns Scot effectue entre l'universel métaphysique, l'universel logique, et l'universel physique. L'universel métaphysique est la Nature Commune ou Essence existant dans une pluralité d'individus de même espèce, non pas sous la forme d'une existence actuelle dans des objets physiques concrets, mais telle quelle, indépendamment de toute

concrétisation, dans son état d'indétermination ou d'indifférenciation positive. La Nature Commune n'est donc ni un singulier doté d'une unité numérique, ni un universel qui n'aurait d'autre unité que celle de la prédicabilité logique, c'est un « entre-deux » ne se confondant avec aucun des deux et ne s'y réduisant pas davantage : car l'universel physique est le résultat de la contraction de la Nature Commune dans son état originel d'indétermination sur le mode de l'individualité, par addition du principe d'individuation qu'est l'*haecceitas*\* à la Nature Commune. L'universel logique, quant à lui, confère à l'universel métaphysique son unité logique ou intellectuelle mais sans lui conférer sa communauté réelle ou métaphysique (OP 1, p. 144 *sq.*). Suivant Duns Scot, Peirce va admettre certaines réalités ou formalités métaphysiques, qui ne se réduisent ni à des supposits physiques, ni à des noms conventionnels puisque leur unité réelle, bien que découverte par l'intellect, n'est pas produite par lui. Une distinction s'impose entre généralité logique et communauté réelle. Partant, tout réalisme digne de ce nom doit se définir comme un réalisme anti-réductionniste ou un réalisme de l'indéterminé (ou du vague), sur les trois plans logique, épistémique *et* ontologique. Critiquer le nominalisme, ce sera refuser toutes les formes de réductionnisme. C'est une telle indétermination de l'*ens reale* (que Duns Scot avait lui-même reprise d'Avicenne) dont Peirce juge qu'elle constitue l'un des aspects les plus importants de l'établissement par Scot de la réalité des universaux (OP 1, p. 146 = W2, 472, 1878).

Mais Peirce retient une deuxième idée scotiste : à savoir que le *quod quid est*\* est antérieur à ses manières d'être (*equinitas est equinitas tantum*), et

■ 33. *Ibid.*

■ 34. Sur les liens avec Duns Scot, voir J. Boler, *Charles Peirce and Scholastic Realism : a Study of Peirce's Relation to John Duns Scotus*, Seattle, University of Washington Press, 1963 ; et C. Tiercelin, « L'influence scotiste dans le projet peircien d'une métaphysique comme science », art. cit.

que c'est lui qui est l'objet propre du métaphysicien, car il est en puissance de détermination, à égale distance du physicien qui le considère dans ses déterminations concrètes, et du logicien qui le considère comme déterminé à l'universalité. Telles sont bien les caractéristiques de l'universalité réelle que Peirce pense retrouver dans la connaissance – « Puisqu'aucune connaissance que nous pouvons avoir n'est absolument déterminée, les universaux doivent avoir une existence réelle » (OP 1, p. 69 = W2, 239, 1868) – et, de façon générale, dans la pensée qui s'exprime à travers les signes et le progrès scientifique. Car ce qui intéresse le savant ou le mathématicien, dans une expérimentation, ce n'est pas tel ou tel morceau d'or ou d'acide : ce n'est pas l'échantillon particulier que recherche le chimiste, c'est la structure moléculaire (CP 4.530, 1906), bref, une certaine nature qui n'est en soi ni particulière ni universelle, ni particulière parce que le cas singulier n'est qu'une contraction de cette nature, ni universel parce que l'universalité n'est pas actuelle mais potentielle, sous la forme d'une habitude, d'une disposition ou d'une tendance prédicable (OP 2, p. 37 = CP 5.425, 1905).

Pourtant, Peirce finit par trouver Duns Scot trop modéré et finalement proche des nominalistes. Car l'universalité réelle ne doit pas être indéterminée que relativement à l'esprit : elle doit l'être *in re*\*. Or Duns Scot contracte les universaux sur le mode de l'individualité dans les singuliers, ce que « le pragmatiste ne peut admettre » (OP 2, p. 193 = CP 8.208, c. 1905). Il faut, au contraire, affirmer la réalité de la loi, de la médiation ou de la généralité. L'universel *in re* n'est donc pas un singulier qui aurait quoi que ce soit de commun avec tous les singuliers de son espèce, c'est la loi, la vraie question n'étant plus alors de savoir si les universaux sont réels, mais si « les lois ou les types généraux sont des fictions de l'esprit ou sont réels » (CP 1.16). En effet, malgré les modifications introduites dans sa logique, notamment à partir de 1885, où apparaissent des indices et les premiers linéaments d'une théorie de la quantification, malgré l'importance croissante que prend aussi au niveau phénoménologique (ou phanéroscopique) la deuxième catégorie, celle de l'existence ou de la réaction, Peirce continue de soutenir qu'un individu logique déterminé est impossible (W2, 389-90). Mais comment alors démontrer que les lois ou les principes généraux sont réellement opératoires dans la nature (CP 5.111, 1902) ? La séparation d'avec Scot intervient ici : car déterminer comment et pourquoi les universaux sont réels, c'est montrer qu'ils ne peuvent se réduire à ce que nous pouvons en *penser* ou en *dire*. Nominaliste, Duns Scot l'est trop, finalement, qui conclut trop vite de la logique à la physique et contracte l'universel dans l'*haecceitas*. Le tort des scotistes est bien de forger de « vaines distinctions logiques, excluant toute enquête physique » (CP 6.361, 1900). Or la réalité ne découle pas, *ipso facto*, de l'existence du terme adéquat. On ne saurait plaquer des classifications logiques sur la réalité en faisant fi des leçons de l'expérience. Seules les découvertes de la science permettent de montrer que des choses qui ont le même nom sont réellement semblables, qu'il y a des lois réelles et non pas simplement des uniformités accidentelles. « La question du réalisme et du nominalisme [... c'est] la question de savoir dans quelle mesure les faits réels sont analogues à des relations logiques et pourquoi » (CP 4.68, 1894). Au pragmatisme alors, de

faire la bonne suture et de poursuivre l'héritage scotiste, mais en l'adaptant aux exigences de la science moderne. Car, Peirce en est convaincu depuis sa lecture de *Scientific Theism* de F. E. Abbott, « la science a toujours été, en son cœur, réaliste et elle doit le rester » (CP 1.20, 1903).

Encore faut-il, pour établir que les principes logiques ne sont pas « uniquement valides de façon régulatrice mais comme des vérités d'être », partir de la logique. Rappelons en effet l'une des deux idées-forces du pragmatisme, qu'il est « entièrement issu de la logique formelle », et pour la deuxième, que « toute pensée est en signes » : nous est ainsi livrée la méthodologie pragmatiste *incontournable*, seule manière de vaincre la citadelle du nominalisme (CP 4.1, 1898). Avouant faire partie de ce « groupe infortuné » qui, « dans le monde philosophique », est gouverné par cette « conviction malheureuse » qui le force à « fonder la métaphysique sur la logique formelle » (NEM IV, p. 167), Peirce croit pouvoir trouver la confirmation de tout ceci dans la logique des relatifs (CP 4.1, 1898). D'abord, parce que celle-ci fait apparaître que les relations sont aussi fondamentales que les qualités et pourraient bien constituer l'essence de l'objet. Même si les scolastiques reconnaissent l'importance des habitudes et des dispositions, leurs « formes » restent trop statiques pour révéler cette structure relationnelle (CP 8.18). Au lieu de chercher une essence qualitative d'où découlerait le comportement de la chose, Peirce va donc désormais identifier l'essence de la chose à la somme d'habitudes qu'elle renferme. Mais la logique des relatifs a également permis parallèlement aux recherches en mathématiques, de souligner l'importance capitale de la continuité : « ... et ainsi le continuum est ce que la logique des relatifs révèle comme étant le véritable universel, car aucun réaliste n'est assez stupide pour soutenir qu'aucun universel n'est une fiction » (NEM IV, p. 343). La continuité devient ainsi la catégorie troisième par excellence (CP 1.337 ; CP 4.172, 1897), et un « élément indispensable de la réalité » sous la forme de la doctrine synéchiste (CP 1.172, 1893), à savoir, « la doctrine selon laquelle tout ce qui existe est continu ». D'où le changement nécessaire de formulation de la problématique des universaux et de ses vrais enjeux désormais :

Quelle était donc la question du réalisme et du nominalisme ? Je ne vois aucune objection à la définir comme celle de savoir ce qui vaut mieux : les lois ou les faits soumis à ces lois... Il a toujours été entendu qu'il y a d'autres universaux que les genres et les espèces, et en utilisant le mot loi ou régularité, nous mettons au premier plan le genre d'universaux auxquels la science accorde le plus d'attention (CP 4.1, 1898).

Nous avons là, me semble-t-il, nombre d'ingrédients pour développer, au sein même d'un cadre pragmatiste, un beau programme réaliste dispositionnel, proche de celui que j'ai moi-même suggéré dans *Le Ciment des choses*<sup>35</sup>, et dont je voudrais à présent esquisser les possibles grandes lignes.

■ 35. C. Tiercelin, *Le Ciment des Choses*, Paris, Éditions d'Ithaque, 2011.

## Fécondité d'un réalisme pragmatiste inspiré de Peirce

La courte présentation qui vient d'être faite aura fait apparaître, je l'espère, qu'une composante importante de la métaphysique scientifique réaliste peircienne tient à l'accent mis sur l'aspect *dispositionnel* de la réalité et de ses propriétés. Un tel projet permet à Peirce, à travers la version « réaliste scolastique » qu'il en suggère, d'être un vrai « réaliste » relativement aux dispositions (qui ne sont pas de simples fictions), tout en évitant les problèmes sérieux qui se posent au monisme dispositionnel (ou pandispositionnalisme\*)<sup>36</sup>. C'est aussi la voie que j'ai moi-même suggérée, en l'adossant à quatre thèses principales : 1) Une théorie causale des propriétés. 2) Une analyse dispositionaliste conditionnelle des lois. 3) L'insistance au moins autant que sur la causalité efficiente, sur certains aspects, peut-être téléologiques, de la causalité. 4) Une forme d'*aliquidditisme* (ou essentialisme\* « mince »<sup>37</sup>).

Très brièvement, de ce réalisme dispositionnel se dégagent en effet cinq caractéristiques majeures qui sont d'être :

1) Un réalisme dispositionnel *scolastique*. Il y a des universaux réels, lesquels s'entendent avant tout, non pas comme des universaux platonistes indépendants non instanciés (réalisme métaphysique), mais en un sens plutôt aristotélicien ou scotiste : le réel se définit comme ce qui *signifie* quelque chose de réel.

2) Un réalisme dispositionnel *sémantique*. Il nous faut d'abord élucider le sens de nos concepts, en particulier, le concept de causalité, et déterminer aussi le sens de nos attributions dispositionnelles.

3) Un *réalisme* dispositionnel. Il vise des *propriétés* réelles et non de simples *prédicats*.

4) Un réalisme dispositionnel *scientifique*. Il s'agit d'une hypothèse abductive appelée par la nécessité explicative de la science, et qui présuppose aussi que certains universaux sont réels.

5) Un réalisme dispositionnel *scientifique* et *métaphysique*, proche, à bien des égards, d'une forme de réalisme structurel relationnel\*, mais qui invite à une redéfinition *et* de l'essence *et* des lois. Un tel réalisme dispositionnel est *essentialiste* bien que non *substantialiste* : « l'essence » y est moins vue comme une *quidditas*\* statique, une pure espèce naturelle, un simple faisceau d'habitudes, que, de manière plus « mince », comme un *aliquid*\* habituel ou dispositionnel. Les dispositions importent, mais les lois aussi, au double sens suivant : les dispositions trouvent leur intelligibilité dans la nécessité *conditionnelle* des lois ; à leur tour, les lois ne sont une description vraie du

■ 36. Maintes stratégies ont été proposées, en effet, pour répondre à de tels défis, et parmi les plus convaincantes, bien que comportant leurs difficultés propres, la stratégie sémantique mais dispositionaliste que suit H. Mellor, ou encore la solution préconisée par S. Mumford d'une approche fonctionnaliste des dispositions couplée à une ontologie moniste neutre (*Dispositions*, Oxford, Oxford UP, 1998) mais qui va plus récemment jusqu'à s'engager en faveur d'une conception du monde réaliste et non nomologique (S. Mumford, *Laws in Nature*, London, Routledge, 2004). On notera encore l'essentialisme dispositionnel ou plutôt « relationnel » défendu par A. Bird (*Nature's Metaphysics : Laws and Properties*, Oxford, Clarendon Press, 2007) bien qu'avec des nuances : dans un cas comme dans l'autre, c'est un peu comme si chacun des philosophes voulait simultanément poursuivre une voie foncièrement dispositionaliste, tout en s'arrêtant en chemin, en se demandant en définitive jusqu'où ils se sentent vraiment prêts (et plus encore autorisés) à aller dans leur stratégie.

■ 37. C. Tiercelin, *Le Ciment des Choses*, op. cit., p. 247-359.

monde que pour autant qu'elles se fondent sur ce que les choses *peuvent* ou plutôt *pourraient* faire (au sens de *possibilia métaphysiques réels*, qui sont *nécessaires* bien que découverts a posteriori).

Mais pourquoi privilégier cette forme d'*essentialisme dispositionnel mince* ? Et comment l'entendre ? Car il faut être clair sur le sens de ce *fundamentum* des réalités dispositionnelles ainsi mises en avant. Si nous ne concevons un tel essentialisme que comme une stratégie méthodologique naturelle (ou parce que, à l'instar de George Molnar<sup>38</sup>, nous jugeons tellement « contre-intuitif » l'anti-essentialisme), nous ne faisons que la moitié du chemin. Ou encore, si nous adoptons une position comme l'essentialisme scientifique d'un Brian Ellis<sup>39</sup>, nous risquons fort de ne pas trouver ce que nous cherchons, non pas parce que le concept d'essence auquel Ellis recourt serait mystérieux, mais plutôt parce que ce concept repose davantage sur celui de *nécessité* et confond deux choses :

Df<sub>1</sub>. *F* est une propriété nécessaire de *a* ssi *a* a *F* dans tous les mondes possibles qui incluent *a*.

Df<sub>2</sub>. *F* est une propriété essentielle de *a* ssi être *F* est constitutif de l'identité de *a*.

De même, le concept de « nécessité naturelle » introduit par S. Mumford<sup>40</sup> pour fonder son réalisme non nomologique ne permet pas d'identifier la nature essentiellement dispositionnelle des propriétés. Il est de surcroît douteux que les pouvoirs causaux puissent d'eux-mêmes suffire et nous dispenser des lois. Nous avons besoin de lois, et qui plus est, si telle ou telle forme d'essentialisme dispositionnel est juste, très probablement (au moins pour certaines d'entre elles), de lois de la nature *nécessaires*, et non pas contingentes.

Ici encore, il peut être utile de se souvenir du type d'entités que Peirce avait à l'esprit, lorsqu'il faisait référence à des *possibilia* réels, à des « would-be », ou à des « dispositions » et insistait sur le caractère « habituel » ou « dispositionnel » de l'essence, conception en laquelle il ne voyait qu'une adaptation à la science moderne de l'intuition scotiste<sup>41</sup>. Pour la plupart des scolastiques, et notamment pour Duns Scot, ce n'est pas tant qu'il faille considérer l'essence, sous deux chefs, dans les choses et dans l'intellect. C'est plutôt qu'il vaut mieux la prendre comme telle, dans son essentialité pure, *ni* universelle, *ni* singulière, envisager donc l'essence (ou, pour parler comme Avicenne, la « Nature Commune ») dans sa *neutralité*, dans son *indétermination* ou *indifférence* positive à toute détermination possible ultérieure. Pour Duns Scot, les réalités formelles ou métaphysiques ne sont pas ce qu'on appelle aujourd'hui des « talités\* primitives », précisément parce qu'elles sont en attente d'une détermination *physique* ou *logique* ultérieure. Il s'agit moins de penser l'essence indépendamment de ses propriétés (qui, à proprement parler, lui appartiennent) et donc de distinguer l'essence de ce qui en fait une substance particulière, que de montrer comment ce qui est plus un *aliquid* qu'une *quidditas* ou un *substratum* sans substance est nécessaire pour *fonder*,

■ 38. G. Molnar, *Powers : A Study in Metaphysics*, Oxford, Oxford UP, 2003.

■ 39. B. Ellis, *Scientific Essentialism*, Cambridge, Cambridge UP, 2001.

■ 40. S. Mumford, *Laws in Nature*, op. cit.

■ 41. Voir M. Raposa, « Habits and Essences », *Transactions of the C. S. Peirce Society*, vol. 20, n° 2, p. 154 sq.

ensuite, au niveau logique, l'universalité logique, et au niveau physique, la quiddité des choses. Partant, être réaliste, ce n'est ni hypostasier des essences platoniciennes, ni développer un essentialisme simplement dénué de la forme substantielle aristotélicienne : c'est d'abord savoir distinguer réalité logique et communauté réelle, préserver l'irréductibilité de la Nature Commune qui, en soi, n'est ni universelle, ni singulière, bien qu'elle soit universelle dans l'esprit, et singulière dans les choses extérieures à l'esprit.

Le « quidditisme\* » est une position qui n'a guère bonne presse en métaphysique. Pour ses critiques, que sont en particulier les structuralistes causaux, les quiddités, comme l'a observé John Hawthorne<sup>42</sup>, sont une sorte de « feu follet » : manière de dire que j'aurais pu tout aussi bien être un œuf poché, du moment que mon haecceité était présente. Mais il y a là précisément une confusion voire un total malentendu sur ce que signifiaient pour les scolastiques la quiddité et l'haecceité ; car, contrairement à ce que l'on entend aujourd'hui par haecceitisme, l'haecceité fut introduite par Duns Scot pour différencier, formellement, le singulier de l'universel ou de la Nature Commune. Il estimait aussi que pour être au clair sur les entités qui peuplent notre monde, il ne faut pas confondre les plans logique, physique et métaphysique de nos investigations, afin d'établir le bon alphabet de l'être (lequel peut révéler qu'existent plus d'une ou deux sortes de « propriétés essentielles »). Et en particulier, s'agissant de ce dernier point, même si (comme le soutiennent tant Duns Scot que Peirce) les essences matérielles sont *dispositionnelles*, il ne s'ensuit pas nécessairement que *toutes* les propriétés dispositionnelles soient essentielles. Que « X soit dur » n'est pas nécessairement essentiel à X, même si la dureté est une propriété dispositionnelle qui a le pouvoir causal de faire que X se comporte de telle ou telle manière prévisible<sup>43</sup>. Plus spécifiquement, nous pouvons identifier la nature réelle d'une chose (la « signification » du concept de cette chose) avec l'ensemble complet des habitudes qui régissent son comportement (en ne distinguant plus dès lors l'essence et les accidents de la chose).

Mais alors, pour parvenir à un monde essentialiste correctement réalisé, et non à une simple « mosaïque » d'essences, quiddités statiques simplement fixées par une « colle » mystérieuse, il faut pouvoir rendre compte de ce qui « lie » réellement les différentes essences entre elles, car si toutes les propriétés se définissent *essentiellement* comme dispositionnelles, comme étant donc entièrement réductibles à des sommes de pouvoirs causaux, comment ces pouvoirs se lieront-ils à leur tour entre eux ? Et comment seront-ils vraiment *causaux* ? Il se pourrait bien que l'explication exige donc quelque chose de plus que, premièrement, des espèces naturelles, et que, deuxièmement, une causalité simplement efficiente.

**Comment  
parvenir à  
un monde  
essentialiste  
correctement  
réalisé et non  
à une simple  
mosaïque  
d'essences ?**

■ 42. J. Hawthorne, « Causal structuralism », *Philosophical Perspectives* 15, 2001, p. 361-378.

■ 43. M. Raposa, « Habits and Essences », art. cit., p. 158.

S'agissant du premier point, en effet, si nous n'avons que des espèces naturelles et non pas des essences, on peine à comprendre ce qu'est la source réelle d'intelligibilité d'une chose (« *operari sequitur esse* »). Or le but d'une quiddité est précisément de spécifier, de n'importe quel objet, le genre de chose qu'il est. « La signification même d'un mot ou d'un objet signifiant devrait être l'essence même de la réalité de ce qu'il signifie » dit Peirce (OP 2, p. 39 = CP 5.429, 1905). Partant, une ré-élaboration de la conception scotiste est nécessaire, sur deux plans au moins. Tout d'abord, à la conception trop statique de l'essence, telle que la définit Scot, ou au concept de comportement d'une chose, il faut substituer le concept d'*habitude de comportement* : c'est cela qui constitue la nature intelligible ou essence réelle de la chose (CP 2.664, 1910). Une telle habitude est une disposition générale qui affecte la manière dont un objet *tendrait* à se comporter dans certains *types de circonstances*. En effet, la logique des relatifs a permis à Peirce de voir que l'important n'est pas la relation de *ressemblance*, bref, de spécifier la généralité qui caractérise une collection d'objets qui ont une qualité en commun (ce que fait Scot), mais de rendre compte d'un « nombre infini de possibilités réelles, c'est-à-dire de ces relations réelles et continues qui existent entre deux membres quelconques d'une classe, entre un objet et des généralisations successives dans le temps, entre des arrangements interagissant dans un système<sup>44</sup> ». Partant, l'essence d'une chose se définit non par telle ou telle relation ou activité particulière au sein de laquelle la chose participe réellement, mais par une habitude générale qui détermine ces relations et activités auxquelles, moyennant les conditions appropriées, cette chose *serait disposée*. Une telle habitude n'est pas simplement essentielle à la chose, elle doit plutôt en être l'essence; en d'autres termes, elle doit être prédiquée de la chose « *per se primo modo* » (CP 2.361, 1900)<sup>45</sup>.

Sans doute cela n'est-il pas sans rapport avec le second point, à savoir, l'insistance que met Peirce à souligner le rôle de la causalité « finale » plus que celui de la simple causalité efficiente. En effet, si l'essence est moins une collection de propriétés qu'une « habitude d'action » spécifique, un « faisceau d'habitudes », pour un « groupe de lois », ce qu'est une chose devient si étroitement lié à ce *pour* quoi elle est faite, qu'il faut plus que la simple causalité efficiente pour expliquer la manière dont elle exerce, globalement, son pouvoir causal, et donc, plutôt, selon une « idée spécifique », ou une « cause finale » spécifiant les schémas de comportement généraux que tendra à manifester et à devenir un objet ou un organisme donné, la fonction causale de l'essence se définissant alors surtout en termes de causalité formelle et finale<sup>46</sup>. Mais cela veut dire aussi qu'il faut sans doute concevoir la liaison elle-même de tous les objets entre eux, comme Peirce (et plus récemment Brian Ellis) le suggère, dans les termes d'une causalité finale ou intentionnelle<sup>47</sup>. Partant,

■ 44. *Ibid.*, p. 153.

■ 45. *Ibid.*, p. 154.

■ 46. *Ibid.*, p. 158.

■ 47. « La causalité efficiente est cette sorte de causalité par laquelle les parties composent le tout; la causalité finale sans la causalité efficiente ne sert à rien [...] mais la causalité efficiente sans la causalité finale est encore pire, et de loin; c'est le pur chaos, et le chaos n'est même pas le chaos dans la causalité finale; c'est un pur néant. » (CP 1.220, 1902).

une véritable explication scientifique d'un système impliquera la découverte d'une fin ou cause finale définitionnelle, plutôt que l'analyse détaillée de la manière dont ses composants fonctionnent (comme « causes efficientes ») pour se dérouler normalement. Tout cela demande bien sûr à être soigneusement élaboré : la nature des propriétés actuelles (catégoriques ou dispositionnelles) qui constituent le réel, les relations causales et nomiques qui existent entre elles, ce qui est nécessaire pour garantir leur unité, pour assurer le « ciment des choses », ainsi que le rôle exact que jouent et les dispositions et les lois dans l'intelligibilité de la nature.

Mais nous voyons déjà mieux, je l'espère, pourquoi et comment nous disposons là de tous les ingrédients pour assurer une parfaite intégration d'un certain *aliquiditisme* (ou essentialisme « mince ») dans un cadre réaliste dispositionnel dont les grandes lignes pourraient à très grands traits, se dessiner ainsi : 1) Les propriétés, sans lesquelles nous n'aurions aucun accès cognitif aux choses, se définissent principalement comme des dispositions ou des pouvoirs causaux. 2) La réalité n'est pas de part en part essentiellement dispositionnelle : il y a des propriétés essentielles et des propriétés accidentelles (le défi étant : comment les distinguer ?) et il y a aussi des lois. 3) On évite ainsi le pandispositionnalisme ou monisme dispositionnel ainsi que les menaces idéalistes qu'il présente. 4) Des concepts aux choses, il y a plus qu'un pas. Aucune confusion n'est donc faite entre prédicats et propriétés. Une distinction claire est préservée entre « le pouvoir » et les propriétés en vertu de quoi les choses ont leurs pouvoirs <sup>48</sup>.

### Quelques conclusions et leçons à tirer d'un tel projet

Il me semble tout d'abord, en guise de première conclusion, que nous disposons là d'un modèle fécond pour nous orienter dans le projet, non seulement d'une métaphysique scientifique assez systématique, mais aussi d'une véritable *connaissance* métaphysique de la nature <sup>49</sup>. Un tel cadre permet, durant la phase thérapeutique, d'éviter toutes sortes d'illusions métaphysiques usuelles (sur les modalités, la réalité, le réalisme, en particulier), de fixer ensuite les règles de la méthode a priori d'analyse conceptuelle (qui est de fait logique, mais repose aussi sur le massage énergétique de nos intuitions empiriques de sens commun), en étant prêt, si besoin est, à la corriger. Il permet aussi, dans la troisième phase a posteriori, de tester l'analyse conceptuelle via une confrontation avec les sciences empiriques ; et, finalement, durant la phase d'engagement métaphysique à proprement parler, d'opter pour ce que j'ai appelé une forme « raisonnée » d'audace (à mi-chemin entre « humilité » et « témérité ») <sup>50</sup>.

Du projet peircien, nous pouvons tirer une deuxième conclusion : pour que le réaliste dispositionnel puisse donner un sens au type de réalisme qu'il entend défendre, il lui faut être particulièrement attentif – et ce d'autant plus

■ 48. J'ai proposé un programme métaphysique détaillé, sur la base de ces thèses, dans le chapitre 4 de C. Tiercelin, *Le Ciment des Choses*, op. cit., auquel je me permets de renvoyer.

■ 49. Pour le développement de mes thèses sur ce point, voir C. Tiercelin, *La connaissance métaphysique*, Paris, éditions Fayard, 2011 ; version anglaise en ligne : *Metaphysical Knowledge* : URL = <http://books.openedition.org/cdf/2198>.

■ 50. Voir la conclusion de C. Tiercelin, *Le Ciment des choses*, op. cit.

que son réalisme est nécessairement *sémantique* – à toutes sortes de menaces idéalistes. Il vaut peut-être la peine de rappeler ici l'insistance de Peirce sur l'importance des contraintes causales dynamiques et externes. Car si Peirce refuse de réduire la réalité aux faits, il ne renonce pas à en tenir compte, et s'il se sépare de Hegel, c'est précisément pour cela : Hegel a fait une trop grande place, à ses yeux, à la troisième catégorie, en oubliant la seconde, et cela est, pour Peirce, rédhibitoire (OP 2, p. 44 = CP 5.436, 1905 ; OP 1, p. 277 = CP 5.37, 1903 ; OP 2, p. 97-98 = CP 5.494, c. 1907). De la même manière, un coup de poing viendra à bout de tous les arguments idéalistes niant la réalité du monde extérieur. Bien plus, tant que je n'ai pas senti le bras du shérif sur mon épaule, ma condamnation reste un vain mot. La facticité est donc un élément à part entière de la réalité, et si l'importance accordée à la première et à la troisième catégories fait l'originalité de la position peircienne, il y a aussi, et il faut y insister, un réalisme de la seconde catégorie (cette analyse catégorielle permet à Peirce d'éviter le spectre d'idéalisme et de relativisme qui guette sans cesse en revanche la conception putnamienne, et qui explique notamment pourquoi Putnam jugea nécessaire de passer du réalisme *interne* à un réalisme *naturel* ou *pragmatique*). On peut ainsi définir le réel, à la fois 1) comme ce qui est l'objet de la connaissance, le résultat de l'opinion finale à laquelle la communauté scientifique finirait par arriver, et 2) ce qui est indépendant de ce que l'on peut en penser (et pas seulement indépendant de ce qu'Untel peut en penser). Si la méthode scientifique est supposée conduire à un consensus, c'est parce qu'elle est contrainte par la réalité :

Il y a des choses réelles dont les caractères sont entièrement indépendants des opinions que nous pouvons avoir à leur sujet ; ces réalités affectent nos sens selon des lois régulières, et bien que nos sensations soient aussi différentes que le sont nos relations aux objets, en prenant avantage des lois de la perception, nous pouvons établir par le raisonnement, comment sont réellement les choses (OP 1, p. 230 = CP 5.384, 1877),

en n'oubliant pas que ce dont on ne peut réellement douter (c'est-à-dire sur la base de raisons objectives et pas seulement méthodologiques), on ne peut que le croire, du moins tant que l'expérience n'a pas apporté les preuves du contraire (arguments essentiels pour parer au scepticisme quant au monde extérieur<sup>51</sup>).

En troisième lieu, on doit aussi garder à l'esprit qu'un réalisme dispositionnel valable implique un engagement en faveur du réalisme *scientifique*. Contrairement aux « Spenceriens » et aux « Haeckelites », Peirce a toujours dit qu'un réaliste ne pouvait pas être « agnostique » : le réalisme est une hypothèse explicative nécessaire ou, comme devaient le qualifier Quine ou Putnam, un « principe d'intelligibilité ». Peirce fixe un idéal d'intelligibilité et assigne une mission principalement explicative à la science. De fait, un nominaliste peut rejeter le réalisme dispositionnel et considérer les lois d'une manière humienne, comme des régularités conventionnelles, des « fictions introduites par l'esprit » pour faire tenir ensemble nos expériences (CP 6.99, 1900), ou nos classifications comme

■ 51. Voir C. Tiercelin, *Le Doute en question*, op. cit., p. 84-108.

purement linguistiques et conventionnelles, sans aucunement correspondre à quelque espèce naturelle que ce soit. Mais alors – voir l'acharnement avec lequel Peirce a défendu sa position contre des conventionnalistes comme Poincaré, Mach ou Pearson – comment peut-il seulement prédire quoi que ce soit ? (CP 1.26, 1903 ; CP 6.273, 1893). Rappelons encore le fameux argument de la pierre (« l'expérience de Harvard ») dont on « sait » qu'elle va tomber si on la lâche (OP 1, p. 439 = CP 5.210, 1903). D'où aussi l'importance, au cœur de la méthode scientifique, de l'abduction, à mi-chemin entre instinct et inférence<sup>52</sup>, plutôt que conçue sur le mode de « l'inférence à la meilleure explication ». En d'autres termes, ce n'est pas le succès de la science de son temps qui montre à Peirce que le réalisme scolastique est vrai ; c'est la possibilité même de la science qui exige des universaux réels : sans eux, l'explication, la prédiction, l'induction, la science deviennent tout bonnement impossibles – même si on peut admettre que les lois acceptées par les savants à telle ou telle époque se révèlent ne pas être authentiques, ou que les espèces naturelles postulées se révèlent ne pas être finalement réelles. Quels universaux sont réels, c'est là une question qui ne pourrait finalement se régler que dans une science hypothétique achevée, même s'il serait « stupide de nier que la science a fait de nombreuses découvertes vraies » (CP 6.172, 1900). Les êtres humains, au demeurant, peuvent faire de bonnes abductions parce qu'ils ont « une adaptation naturelle à imaginer les théories correctes » (OP 2, p. 178 = CP 5.591, 1903). On peut comprendre pourquoi Peirce insiste tant sur la vérité du réalisme scolastique (OP 2, p. 35 = CP 5.423, 1905)<sup>53</sup>.

Il importe aussi de noter comment marche un tel principe d'intelligibilité, et pourquoi c'est un instrument aussi efficace, non pas tant pour parvenir à une métaphysique *systématique* ou encore moins dogmatique, que pour résoudre des questions métaphysiques spécifiques, et produire une *connaissance* métaphysique authentique s'appuyant sur une position faillibiliste (W5, 226-8, 1885 ; CP 4.61, 1894) et de sens commun critique, proche par moments du scepticisme. La réalité a bien souvent ce statut assez voisin de celui que lui donne par exemple Putnam, d'« hypothèse empirique scientifique ». Aussi la plupart des textes témoignent-ils en faveur d'une théorie des degrés de la réalité et de l'indétermination<sup>54</sup>, ce qui est par ailleurs conforme au panpsychisme\*, que Peirce, à tort ou à raison adopte, et qui lui fait dire que l'univers est imprégné par les signes ou que la matière est « enserrée d'habitudes ».

Il n'empêche : pour Peirce, le pragmatisme n'est pas une fin, c'est le moyen de mettre en place, une fois « purifiée », une « métaphysique scientifique réaliste », qui le rapproche du « propé-positivisme » (OP 2, p. 35 = CP 5.423, 1905). L'engagement pragmatiste et réaliste de Peirce est donc un engagement métaphysique fort, et la question est bien sûr de savoir s'il avait raison de

**Pour Peirce, le  
pragmatisme  
n'est pas  
une fin**

■ 52. S. Haack, "Extreme Scholastic Realism", art. cit., p. 29 et C. Tiercelin, « Abduction and the Semiotics of Perception », *Semiotica*, F. Merrell et J. Queiroz (éd.), 2005, p. 389-412.

■ 53. S. Haack, "Extreme Scholastic Realism", art. cit.

■ 54. Cf. par ex. NEM IV, p. 48-49 et p. 383-384 ; NEM III, 2, p. 1055 ; CP 6.186, 188, 191, 1897 ; CP 6.326, 1907 ; CP 6.466, 1906 ; CP 6.494, 496, 499, c. 1905.

s'engager ainsi, et surtout, si un tel engagement s'impose dans un programme pragmatiste bien compris.

Voilà qui oblige naturellement et, en premier lieu, à évaluer comme tel le projet cosmologique peircien<sup>55</sup>, qui s'apparente bien à une philosophie de la nature (aux accents par moments, fortement schellingiens<sup>56</sup>), de prêter davantage attention, aussi, à ce que Peirce nous apprend non seulement sur le continu<sup>57</sup>, mais aussi sur l'inférence statistique<sup>58</sup>, la probabilité (Ramsey), l'indéterminisme, ou encore à la pertinence de son modèle interprétatif, non seulement en raison de la conception aristotélicienne du hasard, de la matière et du possible qui s'y déploie, mais parce qu'il peut enrichir les discussions contemporaines sur l'interprétation à donner à la mécanique quantique<sup>59</sup>.

Toutefois, et quel que soit le verdict posé sur cette métaphysique scientifique elle-même, la pertinence du projet, comme j'ai essayé de le montrer, est bien plus large, et en particulier, en ce qu'elle nous oblige à prendre position sur plusieurs points d'importance : sur le choix à opérer (ou non) en faveur (ou non) du réalisme scientifique, mais aussi sur la question de savoir si l'on peut et/ou doit interpréter le réalisme scientifique d'un point de vue *métaphysique* : soit en y voyant une position qui devrait d'abord et avant tout s'appliquer à des *théories* (nous permettant, par exemple, de passer du succès de la science à la vérité des théories, à la réalité des entités postulées par la théorie, tout en restant neutre sur l'ameublement ontologique du monde, par exemple, sur la nature humienne ou non humienne des lois de la nature<sup>60</sup>), soit – deuxième option – en y voyant une position qui nous donnerait des raisons de croire à des faits relativement à la *structure* des inobservables mais pas à la nature intrinsèque des *entités* inobservables, soit même – troisième option – en y voyant une position, ainsi que le pense par exemple Brian Ellis, qui va nécessairement de pair avec telle ou telle *métaphysique* (de préférence, le physicalisme), nous informant sur la *nature* de la réalité, tout en conservant une théorie épistémique et métaphysiquement neutre de la vérité<sup>61</sup>.

■ 55. Sur lequel, comme on sait, les commentateurs ont des sentiments mêlés, les uns restant sceptiques sur la valeur scientifique réelle des hypothèses de la cosmologie évolutionnaire de Peirce ou son « éléphant blanc » : W. B. Gallie, *Peirce and Pragmatism*, op. cit. ; et A. Reynolds, *Peirce's Scientific Metaphysics : The Philosophy of Chance, Law, and Evolution*, Nashville, Vanderbilt UP, 2002, les autres étant plus ouverts à l'entreprise : H. Putnam, *Renewing Philosophy*, Cambridge, Mass., Harvard UP, 1992 ; C. Hookway, *Peirce*, London, Routledge and Kegan Paul, 1985 ; D. Sfondoni-Mentzou, « The Role of Potentiality in Peirce's Tychism and in Contemporary Discussions in Quantum Mechanics », in E.C. Moore (dir.), *Charles S. Peirce and the Philosophy of Science*, Tuscaloosa and London, The University of Alabama Press, 1993, p. 246-261 ; C. Tiercelin, « Le projet peircien d'une métaphysique scientifique », in J.-P. Cometti et C. Tiercelin (dir.), *Proceedings of the Cerisy International Conference : « Cent ans de philosophie américaine »*, Cerisy, 1995, Presses de l'Université de Pau, 2003, p. 157-182.

■ 56. Ce que j'ai fait remarquer à plusieurs reprises ; par ex. C. Tiercelin, « Peirce's objective idealism : a defence », art. cit. ; « C. S. Peirce ou l'idée d'une métaphysique scientifique évolutionnaire », in O. Bloch (dir.), *Philosophies de la Nature*, Paris, Publications de la Sorbonne, série Philosophie, n° 5, 2001, p. 453-463 ; « Le projet peircien d'une métaphysique scientifique », art. cit.

■ 57. K. Ketner et H. Putnam (ed.), *Introduction to Reasoning and the Logic of Things* (Peirce's Cambridge Lectures 1898), Cambridge, Harvard UP, 1992.

■ 58. I. Levi, « Induction as Self Correcting According to Peirce », in D. H. Mellor (dir.), *Science, Belief and Behaviour*, Cambridge, Cambridge UP, 1980, p. 127-140, et « Inference and Logic according to Peirce », in J. Brunning et P. Forster (dir.), *The Rule of Reason*, Toronto, University of Toronto Press, 1997, p. 34-56.

■ 59. P. V. Christiansen, « Peirce as Participant in the Bohr-Einstein Discussion », in E. C. Moore (dir.), *C. S. Peirce and the Philosophy of Science*, Tuscaloosa and London, The University of Alabama Press, 1993, p. 223-232.

■ 60. S. Psillos, *Scientific Realism : how science tracks the truth*, London, Routledge, 1999.

■ 61. B. Ellis, *Scientific Essentialism*, op. cit.

À l'évidence, Peirce choisit la troisième option, une conception foncièrement épistémique (et métaphysiquement neutre) de la vérité, et une métaphysique réaliste dispositionnelle dont les traits principaux sont, en résumé, les suivants : rejet d'une lecture humienne des lois (en adoptant toutefois une conception non nécessitariste mais purement conditionnelle) ; admission des espèces naturelles (qui se définissent plus comme des « faisceaux d'habitudes » qu'en des termes substantialistes) ; refus d'un dispositionnalisme intégral<sup>62</sup>.

Sans commenter plus avant la pertinence (qui me semble immense aussi bien pour la science que pour la métaphysique ou encore pour l'éthique) de ce réalisme dispositionnel dont je n'ai pu donner ici qu'un aperçu, je me contenterai pour finir de tirer quelques leçons de ce projet et de suggérer qu'une telle attitude métaphysique est toujours pertinente dans le contexte d'une stratégie pragmatiste comme telle<sup>63</sup> et ce, pour trois raisons au moins, que Peirce avait bien vues.

La première tient à la conception qui était la sienne, et qui est aussi la mienne, de la philosophie en général comme étant nécessairement en continuité avec la science. La philosophie est expérimentale, fille du laboratoire, ce qui, dans l'esprit de Peirce, signifie l'exact contraire et d'une attitude littéraire (ou théologique) et d'une attitude dogmatique ou scientiste : c'est l'esprit de modestie et d'expérimentation qui doit prévaloir, en philosophie comme en science. Etre à l'écoute des sciences, sans s'en laisser conter par elles, ce d'autant plus que « chacun de nous, le savant y compris » a une métaphysique.

Nous touchons ici à la deuxième raison du nécessaire engagement : telle étant la situation, il faut se débarrasser des préjugés métaphysiques et pour cela il n'est d'autre moyen que de se livrer à un examen des premiers principes (CP 1.129, c. 1905). Mais pourquoi une telle entreprise n'est-elle pas d'emblée vouée à l'échec ? Car après tout, l'état actuel de la philosophie est plutôt « scrofuleux » (CP 6.6, c. 1903), en proie au « charabia ». Ici, il y a beaucoup à réfléchir encore à la méthodologie (fortement inspirée du scotisme) que tente d'adopter Peirce et notamment à son traitement de la possibilité. De Duns Scot, dont on sait qu'il a permis la fondation de la métaphysique comme science et son autonomie par rapport aux autres sciences (logique, physique, mais aussi théologie<sup>64</sup>), Peirce retient que, par delà l'opposition de l'être et du possible, ce dont il faut s'assurer, c'est du « réel-possible », *i.e.* de la réalité même de l'être possible des choses qui existent, tant il est vrai que le possible est seul susceptible de couvrir le domaine de l'existant contingent comme celui du nécessaire ou de la quiddité métaphysique. Or, pour ce faire, il n'est point d'autre méthode que celle qui consiste à raisonner par le possible (ou ce que certains appelleraient aujourd'hui en suivant la méthode de « l'analyse conceptuelle »), ce qui ne veut pas dire, contrairement à ce que la postérité a souvent reproché à Duns Scot, déduire le principe premier par

■ 62. C. Tiercelin, « Dispositions and essences », in B. Gnassounou, M. Kistler et R. Harré (dir.), *Dispositions and Causality*, Aldershot, Ashgate, 2007, p. 81-102.

■ 63. Je crois que c'est là, plus encore que sur la question du réalisme ou du pragmatisme, qu'il y a lieu aujourd'hui de faire le départ entre divers courants pragmatistes, comme le montre de façon éclatante, dans l'un de ses derniers ouvrages *Ethics Without Ontology*, Putnam qui, pour sa part, insiste (à mon sens, donc, à tort), sur le nécessaire abandon d'une telle perspective.

■ 64. J. Duns Scot, *Ordinatio*, I, 3, § 81 in *Opera Omnia*, Civitas Vaticana, Typis Polyglottis Vaticanis, 1950.

analyse, au terme d'une conception développée sur des essences, mais tenter de dégager la structure interne du possible-réel, tant il est vrai que celui-ci s'enracine dans le réel concret de telle manière qu'on puisse induire le premier du second<sup>65</sup>. Procéder par le possible logique n'est donc pas simple précaution méthodologique : toute inintelligibilité, toute impossibilité logique est en fait le signe d'une impossibilité réelle. À l'inverse, on ne saurait confondre le possible logique avec le possible réel. Reste que si le possible réel n'est pas réductible au possible logique, ils ne sont pas non plus étrangers l'un à l'autre, sans quoi nos concepts ne seraient que des mots et notre science serait vide de tout contenu objectif<sup>66</sup>. Même quand elles existent en acte, les choses restent possibles ; mieux : puisqu'elles existent en acte, elles sont forcément possibles, et ne perdent jamais ce caractère essentiel. La nature reste donc à la fois possible, *i.e.* apte à exister, *et* réelle, car elle n'est pas une production de l'esprit à la manière d'une possibilité logique. Par quoi il ne s'agit pas de vouloir déduire analytiquement le réel à partir d'essences conçues comme possibles, d'oublier que le langage ordinaire (ou la logique modale) n'est pas une garantie suffisante de la réalité de classes dans la nature, ou de justifier les procédures logiques elles-mêmes en les dérivant d'une forme plus ou moins avouée d'essentialisme, ce pourquoi Peirce insiste aussi sur la nécessaire dimension *a posteriori* du travail métaphysique. Toutefois, « même si ce qui est actuel doit pour cette raison être possible, l'expérience seule ne peut déterminer ce qui est actuel, en l'absence d'une délimitation métaphysique du possible ». Ainsi, « la science empirique au mieux nous dit ce qui *est* le cas, non ce qui *est* ou *peut* être (mais se trouve ne pas être) le cas. La métaphysique traite de possibilités. Et c'est seulement si nous pouvons délimiter la portée du possible que nous pouvons espérer déterminer empiriquement ce qui est actuel. Ce pourquoi la science empirique dépend de la métaphysique et ne peut usurper le rôle qui revient à celle-ci<sup>67</sup> ».

Mais il y a une troisième raison pour laquelle Peirce jugeait cet engagement indispensable. Si Peirce pensait que le problème des universaux était, ce dont Russell le félicitait de l'avoir vu, « aussi pressant aujourd'hui que jamais » (CP 4.1, 1898) et constituait une alternative *réelle*, c'est bien parce que pour un pragmatiste, ce qui en définitive, est toujours premier, c'est l'éthique. Quand Peirce défend le réalisme des universaux, et une forme de réalisme dispositionnaliste, lequel vaut pareillement pour les sciences et pour l'éthique, c'est parce que l'éthique – qu'il entend bien plus comme l'éducation de nos capacités et dispositions morales que comme reposant sur quelque faculté *a priori*, sur un quelconque sens moral ou sur telles ou telles prescriptions normatives que nous devrions suivre –, nous impose une obligation : celle de trouver une base solide qui nous permette de comprendre non seulement comment notre langage mais aussi bien nos perceptions nous reliait au monde réel. Et c'est pourquoi, dès le début, Peirce a considéré que la seule

■ 65. J. Duns Scot, *Traité du Premier Principe*, texte et trad. fr du *Tractatus de Primo Principio*, (sous la direction de Ruedi Imbach), Paris, Vrin, 2001.

■ 66. J. Duns Scot, *Ordinatio*, I, d. 2, p. 2, q. 1-4 in *Opera Omnia*, *op. cit.*

■ 67. E. J. Lowe, *The Possibility of Metaphysics : Substance, Identity, and Time*, Oxford, Oxford UP, 1998, p. 5, 9 et 16.

manière de rendre ses idées claires sur ce sujet, c'était de fournir une analyse correcte de la réalité elle-même (laquelle, incidemment, fut la motivation de sa recherche de la vérité, et non l'inverse) et d'opter pour une position *réaliste* dans ce qu'il pensait être le *problème majeur* à régler, si l'on voulait faire le moindre progrès dans la pensée, et non pas, comme Putnam l'a pour sa part de plus en plus considéré, un *pseudo-problème*<sup>68</sup>, à savoir le problème des universaux :

Tant qu'il y aura une querelle entre le nominalisme et le réalisme, tant que la position que nous soutenons sur cette question ne sera pas déterminée par une démonstration incontestable, mais sera plus ou moins affaire d'inclination, tout homme qui en vient à ressentir la profonde hostilité qui règne entre les deux tendances, s'il est un homme, s'engagera pour l'un ou pour l'autre, et ne pourra pas plus obéir aux deux qu'il ne peut servir à la fois Dieu et Mammon. Si ces deux élans se neutralisent en lui, c'est qu'il ne lui restera plus dès lors de grande motivation intellectuelle [...]. Bien que la question du réalisme et du nominalisme ait ses racines dans les technicités de la logique, ses branches s'étendent à toute notre vie. La question de savoir si le *genus homo* a la moindre existence, si ce n'est dans des individus, est la question de savoir s'il y a quelque chose qui ait plus de dignité, de valeur et d'importance que le bonheur individuel, les aspirations individuelles et la vie individuelle. Les hommes ont-ils réellement quelque chose en commun, en sorte que la communauté doive être considérée comme une fin en soi, et si oui, quelle est la valeur relative de ces deux facteurs, voilà la question pratique la plus fondamentale qui concerne toute institution publique dont il est en notre pouvoir d'influencer la constitution (OP 1, p. 162-163).

Si Peirce a sur ce point, comme je le crois, raison, alors, on comprend mieux pourquoi cela a du sens de soutenir que le pragmatisme *implique* le réalisme et qu'il « aurait pu difficilement entrer dans la tête de quelqu'un qui ne fût pas déjà convaincu de la réalité des universaux » (OP 2, p. 109 = CP 5.503, 1902), pourquoi aussi un tel engagement réaliste peut difficilement ne pas prendre la forme d'un engagement *métaphysique* fort en faveur de telle ou telle forme de réalisme *dispositionnel*. Mais on peut également et surtout mesurer à quel point il y a là en germe, des pistes prometteuses et authentiquement pragmatistes et ce, à plusieurs titres : d'abord, pour élaborer une forme de métaphysique vraiment *scientifique* (mais non scientiste), du moins si l'on est convaincu que l'une des leçons majeures à retenir du pragmatisme aujourd'hui est, non d'abandonner d'emblée, mais, au contraire, de poursuivre la recherche classique d'une forme possible de *connaissance* métaphysique ; ensuite, pour construire un engagement réaliste *et* pragmatiste qui soit notamment à même de bloquer certaines formes de scepticisme et de relativisme moral, et donc de constituer cette authentique voie « entre les sables détrempés du relativisme et les rochers glacés du dogmatisme<sup>69</sup> » que nous appelons tous de nos vœux.

Claudine Tiercelin  
Collège de France, PSL

■ 68. H. Putnam, *Ethics without Ontology*, Cambridge, Mass., Harvard UP, 2004.

■ 69. S. Blackburn, *Being Good*, Oxford, Oxford UP, 2001, p. 29.